

Le printemps tchécoslovaque gelé par la bise venue de l'est



Une caricature sans aucune outrance. Il suffit pour s'en convaincre de voir la photo en bas à droite.



Les Pragueux n'ont-ils rien vu. Les débris qu'ils se sont accumulés.



La présence des chars soviétiques s'est faite plus discrète. Ils se sont retirés dans les petites rues et les parcs.



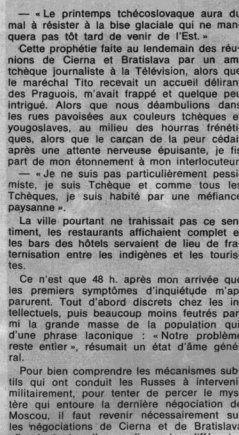
Les jeunes Pragueux n'abandonnent pas la résistance passive.



Danka Kosanova, âgée de 5 ans, a été tuée par une mitrailleuse russe. Ses funérailles ont été célébrées le 27 août.



Les Tchécoslovaques continuent par tous les moyens qui leur restent de manifester leur hostilité à l'occupant.



Danka Kosanova, âgée de 5 ans, a été tuée par une mitrailleuse russe. Ses funérailles ont été célébrées le 27 août.

phases. Grâce aux informations recueillies à Prague, on peut aujourd'hui en restituer dans ses grandes lignes le dramatique scénario.

En mars dernier, un changement important se produisit du sein de la direction soviétique. M. Léonide Brejnev semble prendre le pas sur M. Alexis Kossyguine, lequel appartient à la tendance modérée, tandis qu'éclot de l'Ukrainien Pierre Chelost connu pour son intransigence idéologique, monte au firmament du Bureau politique.

Jusqu'en juin, les dirigeants soviétiques restent hésitants face à la floraison libérale du printemps tchèque et ceci malgré les rapports alarmants concernant l'infiltration d'agents ouest-allemands en Tchécoslovaquie. Le leader hongrois Janos Kadar refuse de s'associer à une condamnation de l'expérience que vient d'entreprendre M. Alexandre Dubcek; jusqu'au jour où un article paru dans la presse pragoise — article qui réhabilite Imre Nagy fusillé après les émeutes de Budapest de 1956 — le décide à se joindre à la tendance dure.

Les durs ont à leur tête M. Walter Ulbricht qui prêche depuis longtemps ouvertement l'intervention. Finalement, les partisans de la souplesse — MM. Michel Sousof et Boris Ponomarev — l'emportent et la lettre de Varsovie restera une condamnation de principe.

Le 29 juillet, dans la modeste bourgade tchèque de Cierna située à la frontière russe, la négociation s'ouvre entre le groupe dirigeant tchécoslovaque et le brain-trust du Kremlin.

Le premier comprend : MM. Dubcek, Cernik, Kriegel, Spazek, Smrkowsky, Kolder, Piller et Svoboda. Le second est composé de MM. Brejnev, Kossyguine, Podgorny, Sousof, Chelostine, Mazourov, Voronov, Chelost, Pailche, Demitchev, Macherov, Katouchev et Ponomarev.

A l'ouverture de la séance, les soviétiques protestent contre la présence des journalistes. L'ambiance est tendue. Quelque 75.000 soldats russes patrouillent tout au long de la frontière tandis que de nombreux blindés manœuvrent. C'est Brejnev qui a la charge de dresser le réquisitoire qui porte notamment sur les points suivants : délocalisation interne du parti communiste tchèque et propagation mensongère d'informations ayant trait au camp socialiste. Kossyguine lit ensuite un discours très dur. Et on se sépare sur cette première impression. Le lendemain, Chelostine et le président de la République tchèque, M. Svoboda, s'affrontent durement sur le problème militaire. Le second tente de démontrer au premier que ses troupes ne sont pas affaiblies par le remplacement de 10 officiers supérieurs et dévoués à M. Novotny au sein du haut commandement. Malgré ses efforts, le président Svoboda n'arrive pas à convaincre son interlocuteur qui demande l'implantation permanente de deux divisions blindées soviétiques le long de la frontière germano-tchécoslovaque soit 800 km y compris la frontière autrichienne.

C'est alors que M. Alexandre Dubcek intervient pour refuser catégoriquement cette clause. La négociation est au point mort. Le lendemain, M. Kossyguine, représentant la tendance modérée, propose, dans un but tactique évident de division, que chaque membre de la délégation tchèque s'exprime publiquement. La ruse est déjouée car la délégation fait bloc autour du Secrétaire général du parti communiste tchécoslovaque.

Le mardi, par une température caniculaire, la négociation reprend. Lors de ce marathon épuisant au cours duquel on voit maintes bouteilles d'eau minérale et de bière, M. Brejnev quitte la séance victime d'une déshydratation passagère. Après 11 heures de discussion, Brejnev et Dubcek tombent d'accord sur la rédaction d'un communiqué d'commun qui souligne les points d'accord et les nombreux points de désaccord. Mais jeudi, rien ne va plus. A la lecture des communiqués, les deux délégations s'aperçoivent qu'elles ne concordent pas. En effet, les Soviétiques réclament

toutefois un stationnement permanent de l'armée rouge à la frontière germanique. Les Tchéques rétorquent qu'ils ne peuvent accepter sans avoir auparavant consulté les autres partis communistes. D'accord, répondent les Russes : réunissons-nous avec les Polonais, les Bulgares, les Allemands de l'Est et les Hongrois. Les Tchéques n'ont pas le choix. Ou bien ils acceptent cette ultime proposition, ou bien l'URSS intervient militairement. Bratislava est choisi comme lieu de rencontre.

A Prague, et les témoignages que j'ai recueillis concordent tous : après Bratislava, personne ne se faisait plus d'illusion et la pensée commune avait à peu près la même formulation : « Nous ne pourrions pas nous opposer au désir des Russes d'avoir une présence militaire dans notre pays. Pour l'instant, les deux camps cherchent une formule qui permettrait aux uns et aux autres de sauver la face. Nous ne pourrions pas empêcher davantage que la liberté de réunion, de pensée et d'expression ne soit étroitement surveillée ».

Mais le problème le plus important débattu à Cierna et à Bratislava, le problème qui a été sans aucun doute déterminant dans la décision de Moscou d'intervenir militairement, est le problème économique. M. Dubcek n'avait pas caché à ses interlocuteurs soviétiques lors de ces deux réunions que la situation économique de son pays était préoccupante (en fait elle est dramatique, ce qui ne manque pas d'être étonnant quand on sait qu'avant la guerre 38-45, la Tchécoslovaquie était l'une des grandes puissances industrielles européennes), et que 400 millions de dollars étaient nécessaires et urgents pour tenter un redressement, pour acheter à l'étranger des machines et les brevets les plus récents afin que l'industrie tchèque puisse redevenir compétitive. Sur ce point précis, les Russes ont été évasifs : « Nous verons, on-t-il dit ».

Les dirigeants tchéques qui révélaient d'une ouverture économique à l'Ouest, ont sans doute été tentés par les offres discrètes mais précises de la République Fédérale allemande : offres que ne pouvait admettre un vieux stalinien comme M. Walter Ulbricht dont la visite quelques jours plus tard en Tchécoslovaquie n'avait pas d'autre but que de mettre en garde M. Dubcek sur le danger qu'il y avait à faire commerce avec les « revanchards de Bonn ».

Cette ouverture économique à l'Ouest — n'a-t-on précisé maintes fois à Prague — est vitale pour notre industrie qu'une longue assujettissement à l'économie russe a pratiquement totalement sclérosée. Pour notre équipe dirigeante, cette orientation constitue un objectif principal.

Les 225.000 hommes de l'armée tchécoslovaque équipés de 3.200 chars T 55, ultra modernes, de 600 avions, et de missiles à moyenne portée — missiles dont les Russes possèdent une poubelle clé ne pouvaient rien contre l'immense potentiel militaire des forces du pacte de Varsovie. Les Russes ont obtenu par la force à Moscou ce qu'ils avaient fait semblant de concéder à Cierna et à Bratislava : une inféodation militaire et économique.

La bise venue de l'Est a gelé pour longtemps le printemps politique d'une nation de 14 millions et demi d'habitants. Mais elle a fait plus encore. Déjà, certaines dissensions graves apparaissent entre la Slovaquie et la Bohême. Moscou compte et mise sur un futur démembrement pour renforcer son contrôle.

Qu'on le veuille ou non, le printemps tchèque est terminé. Les livres d'histoire ne retiendront que les épisodes d'une semaine : une semaine pendant laquelle un peuple aura fait par son courage, son stoïcisme, sa discipline et sa dignité, l'admiration du monde libre.

Un monde libre sympathisant et solidaire... mais passif !

Christiane Defaye